

Ce dont Philippe Sollers et Josyane Savigneau ne parlent pas ou

Petit précis (illustré) de décomposition de l'éditocratie littéraire XI, *Made in France*

par Damien Taelman[©], 7 mars 2019

Dans le septième chapitre des *Entretiens* (論語) de Confucius (孔夫子, 551-479), il est consigné que « Le Maître ne parlait pas de prodiges, de forces [brutes ou occultes], de désordres ni des esprits. » (子不語怪力亂神) Les quatre derniers caractères (怪力亂神) de ce court (de secours !) mais ô combien sage enseignement sont passés à la postérité sous forme d'un proverbe désignant toutes « choses occultes et étranges », i.e. ce dont on ne peut parler intelligemment, en toute connaissance de cause.

Josyane Savigneau cultive en gros sabots le commerce avec les écrivains en vue et elle a intitulé son plus récent suçage de furoncles et léchage d'hémorroïdes (吮癰舐痔, *dixit* Zhuang zi, 396-286) *Une conversation infinie* (Ed. Bavard — pardon Bayard — 23 janvier 2019). Dans cet opuscule, Sollers se révèle un métaphysicien moyenâgeux et, plutôt que de se pencher sur des concepts comme l'épistémè ou le biopouvoir, il caquète allègrement autour de quelques marottes surannées, question de pondre quelques pages superflues où s'entremêlent Dieu, le Diable, le Péchè Originel, l'Immaculée Conception et le Jugement Dernier. Rien de nouveau donc sous le Sollers ! Nous avons ainsi droit à des élucubrations archaïques, à des hâbleries de salon, à des néons et néants fantasmagoriques sur lesquels tout et son contraire a été remâché depuis des siècles et des siècles Amen ! Lui et sa comparse auraient été bien avisés de relire Wittgenstein qui dans le *Tractatus* s'est inspiré de l'enseignement de Confucius : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire. »

Ce nouveau prospectus bicéphale fait écho à un autre dépliant commercial de Sollers publié en novembre 2016 aux éditions Grasset & Fasquelle : [Contre-Attaque](#). Le format est identique : il s'agit d'une série de questions préméditées et de réponses retouchées (rien de spontané dans ce bavardage destiné à la publication !) où Sollers peut à sa guise faire l'étalage spectaculaire de son indémodable vanité en face d'agent-e-s publicitaires issu-e-s du même creuset d'initié-e-s littéraires : dans *Contre-Attaque* Franck Nouchi, ancien directeur adjoint de la rédaction du *Monde* puis directeur du *Monde des Livres*, faisait office de faire-valoir, tandis qu'ici il recourt aux services de sa plus fidèle lèche-bottes, Jojo pour les intimes, qui dès la première page de ce livre définit son rôle (faute avouée est à moitié pardonnée ?) avec une pseudo-candeur désarmante :

La première question est, au fond, pourquoi sommes-nous amis ? Moi je vous ai lu bien avant d'avoir parlé avec vous, je ne pensais même pas vous connaître un jour. Mais j'aurais été évidemment heureuse de pouvoir vous rencontrer. Cela s'est fait par un biais professionnel. Vous avez écrit chaque mois, pendant dix-huit ans, dans *Le Monde des livres*, que j'ai dirigé. Mais on aurait pu s'en tenir là.

Josyane Savigneau

« Aux États-Unis, certains quotidiens « *interdisent formellement* » à leur rédaction en chef de confier la critique d'un livre à quiconque connaît l'auteur, ou a lui-même écrit un ouvrage dont l'auteur aurait précédemment rendu compte, ou, « *entretient des liens étroits avec une personne souvent citée dans le livre en question* ». Disons que ces consignes, parfois difficiles à respecter, sont chez nous enfreintes dans une impudence tellement joyeuse qu'elle étonne les pays étrangers. » (Serge Halimi, *Les nouveaux chiens de garde*, Éd. Raisons d'agir, 1997, p. 85)

Dans le petit *Monde* de l'éditocratie, Jojo la Lunaire caresse sans vergogne Phil le Solaire et a depuis longtemps jeté tout sens critique aux orties — comme dans *Contre-Attaque*, le copinage marketing et l'entre-soi béat s'en donnent ici à cœur joie et débouchent sur une conversation bidon infinie.

Ce Monde est tellement petit que l'anagrammé Viktor Kirtov, hologramme ou fantôme à la manœuvre dans les coulisses du « Blog personnel, non officiel, à vocation non commerciale » Pile Fa(r)ce dédié à l'écrivain (où trône son Moi à outrance) a pu annoncer, dès le 6 décembre dernier, sans la moindre arrière-pensée mercantile, la parution le 23 janvier 2019 de la « Conversation infinie » de Sollers avec la papesse Jojo ! Et le 7 janvier cette attachée de presse battit le tambour sur le trottoir médiatique, question de faire le buzz autour de la tempête Sollers concoctée dans les lieux d'aisance de PileFart.



Le lendemain de la parution, le moment étant venu de faire résonner les premiers échos de cette œuvre incontournable (selon le site abritant ses commensaux !), Maître Sollers, enivré par le bruissement sidéral de son Verbiage, nous resservit une interview obligeamment menée deux jours plus tôt, grâce à une miraculeuse intervention céleste, par Sandrine Sebbane dans son émission



Les Matinales — dans le même studio où jacasse Jojo la Blablateuse, la plus servile admiratrice de Sollers, la prêtresse en charge de la pub spectaculaire des œuvres du Seigneur gallimardien dans son émission *Un monde de livres* (quelle inspiration divine !), où babillent aussi divers flagorneurs publiés à moult reprises dans sa revue *L'Infini* ou dans la collection éponyme qu'il dirige chez Gallimard (ici Vincent Roy) :



« L'image [bavarde] logique des faits est la pensée » (Wittgenstein)

On l'aura compris, ce nouvel entretien sur le Phil ressemble à tous les autres, ce n'est qu'un exercice d'autolâtrie où il se paye de mots grâce à l'entregent littéraire d'une affidée de la première heure avec qui il a étroitement collaboré durant de nombreuses années. Ainsi lorsque Jojo n'est pas au micro dans sa chaire chez RCJ (rebaptisé pour l'occasion Radotages Commerciaux Josyanesques), elle s'assoit à la place de l'invité dans le même studio pour pérorer sur sa *Conversation infinie* et faire briller son Sollers. Jojo la Jobarde utilise donc à bon escient les ressources de la station où elle officie pour faire la promotion de sa « rencontre » avec son grand ami intergalactique ! La boucle est bouclée : dans l'équipe de management du cercle Sollers, magouilles et arrangements à l'amiable sont à l'ordre du jour et tout est « calculé pour avoir trait par trait sa signification comme ensemble... », pour reprendre l'une des tirades mégalomaniaques du Guide suprême à propos de ses propres (et impropres) écrits. Comme le dit Shu Wenbao (俞文豹, actif vers 1240) de la dynastie Song (宋, 960-1279), dans son recueil *Nuit Sereine* [claire, calme ou silencieuse] (清夜錄) : Le pavillon au bord de l'eau reçoit le premier [les rayons de] la lune (近水樓臺先得月). Cette expression signifie aujourd'hui profiter de son poste (à la radio et partout ailleurs) pour se procurer des avantages. C'est ce que font Jojo sur les ondes et Sollers à *L'Infini*...

Parlant de déontologie et d'officine, et puisqu'au début de sa carrière au *Monde* Nouchi couvrait l'actualité médicale, S.& S. ainsi que RCJ seraient bien avisés de s'inspirer de la loi DMOS du 27 janvier 1993 (n° 93-121) sur la transparence des liens entre les laboratoires et les fabricants de produits pharmaceutiques afin de contrer la fâcheuse pratique d'orienter les prescriptions des professionnels médicaux, médecins et pharmaciens : « Le pharmacien doit veiller à préserver la liberté de son jugement professionnel dans l'exercice de ses fonctions. Il ne peut aliéner son indépendance sous quelque forme que ce soit. » (Article R. 4235-3 du Code de la Santé Publique). Les dispositions votées pour prévenir les conflits d'intérêts dans le domaine sanitaire devraient être appliquées au domaine de la critique littéraire. J'ai déjà proposé une variante au paragraphe « Anticadeaux » (ou, sans euphémisme : anti-corruption) basée sur les lois définissant le délit d'initié dans le monde financier — une petite piqûre de rappel littéraire me semble ici d'une urgence absolue :

Les expressions anglaises « insider dealing » ou « insider trading », toutes les deux traduites en français par « délit d'initié » (puni par la loi), dénoncent la collusion interne existant entre certains membres d'une firme qui, engagés dans des opérations boursières, se servent de leur accès à des données inédites afin d'en tirer des bénéfices spéculatifs ou des profits monétaires. J'applique la définition du dictionnaire Oxford au monde littéraire : écriture de textes commandés et de critiques fallacieuses rendues possibles par le troc de publicités toc à valeur ajoutée. Grands articles et petites combines, la tribu rétribue sans compter ses disciples à coups de dividendes éditoriaux. L'important, c'est faire parler de soi (peu importe le contenu) et faire grimper sa cote à la bourse du livre.

C'est pourquoi je propose d'appeler ce commerce (*trading*) ou trafic d'influences « délit d'initié littéraire » (*insider literature trading*). Dans le monde des affaires, la loi exige que les éventuels acquéreurs d'actions soient informés par un « *disclaimer* » (i.e. un avertissement, une clause ou un avis de limitation de responsabilité ou de non-responsabilité) sur les risques spéculatifs d'une entrée en Bourse et sur les soubresauts de la réalité financière. Les parts possédées par les dirigeants d'une entreprise doivent aussi être divulguées, afin d'alerter l'acheteur sur de potentiels conflits d'intérêts entre le coût suggéré d'une action et l'intoxication destinée au marché. Les com'mentateurs littéraires devraient s'inspirer de cette pratique lorsqu'ils recensent les ouvrages de leurs copains et compères !

Le *modus operandi* du *tractatus megalocommercialis* de Jojo et Solo fonctionne au doigt et à l'œil, comme l'illustre notamment l'article du minouche Nouchi en 2016 : celui-ci se fit *asinus asinum fricat... ad infinitum*, alors qu'ici l'intervieweuse prend elle-même la direction des opérations — mine de rien elle sait évoquer ou citer un bouquin de Sollers, puis elle le laisse papoter à l'envi sur sa dive personne. Voyons quelques exemples. Dès le début (p.8), Ph. S fait tomber Jo. S en pâmoison grâce à une surenchère de cajoleries avidement lapées par l'avisée :

Et de là à trouver l'interstice qui permettrait de faire effraction... c'est ça le combat spirituel.

Jo. S : Je reviens à notre amitié. J'avais donc de bonnes dispositions pour vous accompagner dans le combat ?

Ph. S : Je peux dire et affirmer que nous sommes d'excellents camarades de combat.

Jo. S : Comment répondre à cet homme qui disait « mais qu'avez-vous donc à vous raconter tous les jours » ?

Ph. S : On échange des informations, on regarde où en est la guerre. Voilà. Et vous êtes douée, vous avez une pénétration psychologique considérable. Ce que vous remarquez est toujours intéressant. Ça tourne le plus souvent dans une expérience subtile et concrète. Vous avez une pénétration particulière, avec probablement des illusions sur l'animalité humaine en société.

Jo. S : Ai-je tant d'illusions ?

Ph. S : Pas tant que ça sinon nous ne serions pas des camarades de combat. Mais de temps en temps, vous décidez d'en avoir, ça vous repose.

Jo. S : Moi, pour vous avoir lu, j'étais peut-être prédisposée à vouloir être une de vos camarades de combat, mais pour vous c'était différent.

Ph. S : J'ai écouté ce que vous aviez à me dire.

Le ton est donné et sera tenu durant 134 pages — ce livre écrit en gros caractères s'adresse aux chalandes à la comprenette difficilement condamnés à se délecter jusqu'à la dernière page d'un *interlinctus ininterruptus*. Les échanges flatteurs entre nos deux énamourés pullulent, aussi me limiterais-je à quelques extraits afin de souligner le pu(ri)tanisme de leurs relations et l'infatuation de Sollers. Jojo poursuit son radotage sur *Passion Fixe*, qu'elle avait déjà cité auparavant (p. 27) :

Jo. S : Je reviens à Passion fixe. Est-ce un livre qui vous plaît particulièrement ? À moi il plaît particulièrement.

Ph. S : Oui. Il me plaît bien, beaucoup, pour des tas de raisons, dont la principale, sur le plan du plaire — parce que tous mes livres, ça va de soi, m'intéressent —, est parce que ce livre est venu percuter le journalisme absolu, c'est-à-dire la fameuse séquence immortalisée par Bernard Pivot à « Bouillon de culture ». Tout à coup Dominique dit « quel piège ! ».

Nous savions depuis belle lurette qu'une modestie toute trumpienne sied à Sollers, mais il nous en offre ci-dessous l'une de ses plus infâmes expressions, à la mémoire de Rolin, assurément...

Jo. S : Toute l'œuvre de Dominique Rolin parle de son amour pour vous. Et elle vous considérerait comme supérieur. Elle le disait.

Ph. S : Intellectuellement, oui. Assurément.

Le complexe de supériorité de Sollers s'exprime de multiples façons, la plus récurrente étant, après l'affichage obsessionnel de sa sainte sinité, sa relation avec les femmes. Jojo la Fourchue, bien consciente de cette monomanie, profite de cette « conversation » pour citer *Portraits de femmes* (2013) sur dix (p.7), et puis encore sur 17 lignes (pp. 61-62). La citation se termine ainsi :

« Elle est douée pour l'amour, mais aussi pour l'amitié. Même si elle est mariée, c'est une célibataire exigeante. Elle est drôle, sensible, discrète, elle sait voyager et juger. On se rencontre, on se reconnaît. »

Ph. S. répond : « C'est votre portrait, et on va en rester là. » Oui, vous avez bien lu, la muse dont il est ici question et la personne conduisant cette interview ne font qu'une ! Puis Jo. S. la Câlène poursuit ses avances et titille son Sollers jusqu'au paroxysme lorsqu'en parlant du roman *Femmes* elle lance que ce fut un best-seller (p. 39) :

Jo. S : En 1983 le livre a été un best-seller, sur un malentendu, comme la plupart des best-sellers, du moins quand ils sont écrits par un écrivain, pas par un fabricant de livres.

Les efforts éditoriaux de Sollers pour coûte que coûte et goutte à goutte suggérer que *Femmes* fut un succès planétaire sont récurrents. Dans l'entretien précité avec Nouchi, il mentionnait « Et souviens-toi du début de *Femmes* : Le monde appartient aux femmes. C'est-à-dire à la mort. Là-dessus, tout le monde ment [sauf Sollers bien entendu]. Lecteur, accroche-toi, ce livre est abrupt » (p. 46). Jojo la Sublime s'en poulèche les babines et répète *verbatim* ce passage (p. 40). Sept pages plus loin, Jojo la Veloutée se mouille davantage et multiplie les œillades, allant jusqu'à affirmer que *Femmes* est un livre prémonitoire, offrant derechef à son Sollers couchant l'occasion de briller très fort en martelant son message tout en marketant au passage quatre de ses livres :

Jo. S : En écrivant Femmes aviez-vous le sentiment de faire un livre prémonitoire, ce qu'à mes yeux il est ?

Ph. S : Prémonitoire peut-être, mais surtout de livrer une documentation sur toute une époque, que j'avais vécue, sous la forme d'un narrateur. J'ai l'impression qu'il y avait urgence, que tout cela allait être englouti. En fait, j'ai cette impression dès que je commence un livre, qu'il faut sauver quelque chose, un trésor. *Trésor d'amour* ou *Beauté* (Gallimard, 2017). Là je suis poussé par l'urgence. Je me revois très bien. J'écris *Paradis I* (Seuil, 1981), *Paradis II* (Gallimard, 1986), pendant des années. C'est une ascèse de construction très méthodique.

Cette autopromotion de date pas d'hier : « Au passage je signale qu'un de mes livres qui s'appelle *Femmes*, paru en 1983, a surtout défrayé la chronique... Il n'a jamais été dit qu'il y avait beaucoup de personnages féminins... Comme c'est étrange. Dans ce livre, il y a même une relation très étroite avec une Chinoise, Ysia, qui est un agent des services secrets de la Chine populaire. Tout cela est passé d'ailleurs sous silence, comme c'est étrange. Pourtant ce livre s'est beaucoup vendu. On en a beaucoup parlé. Il s'appelle *Femmes* et on ne parle pas des femmes qu'il y a dedans, et surtout pas de la Chinoise... (*L'infini*, n° 90, 2005, pp. 167-168, Déroulement du Dao)

Et encore et encore, cette fois dans *Complots* (2016, p.158) : « *Le manuscrit de Femmes par exemple, qui a été un best-seller, les intéresse. On verra s'ils le revendent beaucoup plus cher dans quarante ou cinquante ans. C'est une manière de jouer avec la mort sur un temps très long.* » Sollers a également publié dans sa revue (n°135, Printemps 2016), un article de Philippe Blanchon intitulé « *33 années, Femmes, de Philippe Sollers* », question de célébrer l'anniversaire du célinien roman de son directeur supersonique. Et ce valet de s'exclamer sans sourciller : « Faute de Pléiade, on pourrait donner le Nobel à Sollers, il est temps encore. » (p.26)

L'écrivain Deng Tuo (鄧拓, 1912-1966), condamné pour ses essais *Paroles nocturnes du Mont Hirondelle* (燕山夜話), une petite montagne au nord de la province du He Bei (河北) où se trouve la municipalité « indépendante » de la Capitale du Nord (北京), Beijing, dénonça à mots couverts la politique de Mao Zedong en affirmant qu'il a changé le bouillon (ou la décoction) sans changer les médicaments (換湯不換藥). Harcelé par les sbires de Mao, il mit fin à ses jours au début de la Révolution culturelle (célébrée par Sollers) en 1966. Sous nos latitudes, nous dirions que Jojo la Maligne nous sert une vieille recette avec une nouvelle étiquette... ou couverture de livre : l'ixième pavane de Sollers sous forme de confessions frelatées et macérées pour redorer son blason.

Solo et Jojo passent cependant sous silence que, dans un article intitulé *Philippe Sollers, ou l'art de l'enfumage* (L'Express, 12 octobre 2012), Jérôme Dupuis nous informait que L'Institut Edistat (statistiques des ventes de livres en France) évaluait que le « best-seller » *Femmes* s'était vendu à... 884 exemplaires. En supposant que les ventes se soient depuis maintenues à ce niveau faramineux, elles ont à peine entamé le millier ! Dupuis révèle également les chiffres de vente d'autres œuvres sollériques (*Drame* : 11, *Paradis* : 99, *Le cœur absolu* : 77, *Portrait du joueur* : 68). L'on comprend que Philou puisse avec nostalgie considérer *Femmes* comme sa seule heure de gloire olé olé.

Sollers et ses acolytes voudraient nous faire croire qu'il a peint un tigre, alors qu'il n'a réussi qu'à dessiner un toutou (畫虎類狗)... et sa meute d'aboyeurs de chimères tapis à *L'Infini* n'a pas suffi à faire gonfler les ventes. Qu'à cela ne tienne, Jojo la Précieuse traite son astre Sollers comme un agneau d'or et elle enchaîne en citant sur dix lignes (p. 66) un panégyrique de Pascal Torrin intitulé *Une lecture du Cœur absolu* (vendu à 77 exemplaires entre 1987 à 2012 !), ce à quoi le Très-Haut rétorque « Je suis d'accord mot pour mot. » A la page suivante, Torrin déboule sur dix autres lignes, et plus loin la partouze verbale s'épanche sur dix lignes supplémentaires (p. 70). Sacrée conversation improvisée ! Et le Prophète de répondre sur cette même page avec sa pudicité coutumière :

Ph. S : *Le Cœur absolu* a été publié il y a une trentaine d'années, en 1987. Sur le moment il n'a pas été compris, et c'est trente ans plus tard qu'on assiste à cette lecture minutieuse et informée. J'en conclus qu'il faut un temps énorme pour que les choses soient enfin considérées pour ce qu'elles sont. C'est ça l'enjeu de notre temps. Cela confirme que, comme dit encore Voltaire, beaucoup de gens ne lisent qu'avec les yeux. Cela ne s'est pas arrangé avec les réseaux de communication actuels.

La bonne parole est enfin parvenue jusqu'à nous, *Le Cœur absolu* est un livre prémonitoire, trente ans en avance sur la marche de l'univers, parole main sur le cœur du Directeur Gérant lui-même qui publia ce dithyrambe de 48 pages du zélote Torrin dans sa propre revue (*L'Infini* n° 140, Été 2017) !

Quant aux réseaux sociaux, Sollers les exècre... et s'en sert à fond ; voir [Philippe Sollers : la cavalerie médiatique spectaculaire du Bernard Tapie des lettres françaises, ou Petit précis \(illustré\) de décomposition de l'éditocratie littéraire VI](#) . Au sujet des journaux dits « de référence » où il a ses entrées, voir [Philippe Sollers : Copinage éditorial à L'Infini... et la com' Figaro-ci Figaro-là](#) et [L'orbite Sollers, ou Petit précis \(illustré\) de décomposition de l'éditocratie littéraire II](#) . Et quiconque voudrait avoir un autre son de cloche sur l'article torrinesque est prié de consulter [Philippe Sollers : Délit d'initié littéraire ou La promotion du Moi à L'Infini...](#)

Dans son célèbre texte *Éconduire la pauvreté* (送窮文), l'incomparable prosateur, poète et essayiste Han Yu (韓愈, 768-824, dynastie Tang, 唐, 618-907) fait preuve d'un humour caustique hors du commun. « *Song Qiong* » (送窮, littéralement « raccompagner la pauvreté ») fait référence à une ancienne fête traditionnelle qui avait lieu le 29^e ou le 30^e jour de la première lune et qui consistait à nettoyer la maison et à jeter les immondices dans une rivière. Dans ce texte, le narrateur demande à son domestique de fabriquer un char et une embarcation en tressant des branches de saule et des herbes, puis d'attacher un buffle au premier et une voile au mât de la seconde, afin que le char tiré par le bœuf puisse raccompagner (送, *song*, sur l'utilisation du verbe « raccompagner » [voir ici pp. 29-30](#)), c'est-à-dire dans ce contexte éconduire les pauvretés (窮, *qiong*, qualifiées de « Cinq démons », 五鬼) jusqu'à l'embarcation sur la rivière.

Ces pauvretés sont les suivantes : « la pauvreté d'esprit » (智窮) ou le manque d'intelligence ; « la pauvreté du savoir » (學窮) ou le manque d'étude ; « la pauvreté littéraire » (文窮) ou le manque d'idées originales en composition ; « la pauvreté du destin » (命窮) ou le manque de chance, l'infortune ; et finalement « la pauvreté des relations » (交窮) ou le manque d'amis. Han Yu compare ces cinq pauvretés à « des mouches qui s'affairent à leurs intérêts et des chiens indifférents [au juste et à l'injuste, aux principes d'honneur], allant et venant rapidement » (蠅營狗苟, 驅去復返).

Han Yu a ici adapté railleusement une expression répétée au début de trois vers successifs provenant d'un poème de la 2^e partie des Odes pour les cérémonies ordinaires (小雅) du *Classique* (Canon ou Livre) *de la poésie* (詩經), un recueil de 305 pièces archaïques d'auteurs anonymes composées entre la dynastie des Zhou de l'Ouest (西周, 1121-722) et l'époque Printemps et Automnes (春秋, 721-481), recueil dont la compilation a longtemps été attribuée à Confucius. Les quatre caractères formant ladite expression sont 營營青蠅 (*ying ying qing ying*). La plupart de ces poésies étaient chantées lors de rituels sacrés et de diverses célébrations nobiliaires, elles sont donc le plus souvent rythmées et la consonance de chaque caractère est ici en « *ing* ». Les deux premiers caractères (« *ying ying*, 營營») imitent le timbre d'une mouche en plein vol et leur redondance marque la persévérance (irritante) de la bestiole. En outre, ce caractère « *ying* » répété deux fois, lorsqu'il est employé seul dans un contexte différent, signifie « campement militaire »... qui à l'époque devait attirer une multitude de mouches ! Les deux suivants (« *qing ying*, 青蠅) signifient littéralement « mouche bleue », binôme encore employé de nos jours pour désigner un contradicteur ou une langue de vipère, selon le contexte ! Ainsi la phrase pourrait aujourd'hui être rendue par « un détracteur assidu... », mais en son temps elle était métaphoriquement utilisée par les nobles pour fustiger leurs diffamateurs et contempteurs...embêtants comme des mouches !

En s'inspirant donc des Odes, l'érudit Han Yu forge le proverbial 蠅營狗苟 : mouche / s'affairer / chien/ indifférent [aux principes d'honneur]. Cela est d'autant plus amusant que cette maxime est en même temps une onomatopée : « *ying ying gou gou* », et que de plus chaque groupe de deux caractères homophones, bien que tous différents, se prononce exactement sur le même ton, « *yíng yíng* » (deuxième ton) imitant le bourdonnement d'une mouche en vol, tandis que « *gǒu gǒu* » (troisième ton) rend l'aboïement d'un chien. Aujourd'hui cette expression courante est utilisée pour désigner les arrivistes recherchant les bonnes grâces de gens haut placés et influents, par exemple les flagorneurs prêts à n'importe quelle bassesse et stratagème pour encenser, se faire publier, voire obtenir un prix. Si les courtisans mielleux qui gravitent à gogo autour de la sphère Sollers et les laquais qui s'accroupissent dans son antichambre se sentent concernés, c'est que j'ai fait mouche !

Sollers couronne sa dernière œuvre en se poussant du col et affiche une fois de plus sa sainte sinité et son indéfectible amour pour la culture chinoise. Le dernier chapitre de sa malversation — pardon, conversation avec Jojo la Jocrisse — s'intitule *La Chine...* et ne parvient qu'à trahir son incurable ignorance en la matière.

Pourquoi ce silence et pourquoi était-ce un jésuite qui m'en parlait ? À partir de là j'ai commencé à lire, beaucoup, et je me suis inscrit aux langues O, mais là on ne peut pas dire que j'ai persévéré. J'ai pris aussi des cours avec un professeur privé, une Chinoise. Ça a duré deux ou trois ans, mais je n'ai jamais appris vraiment le chinois.

Et comme d'habitude Gros-Jo comme devant s'échine à astiquer Sollers de long en large et de haut en bas :

Jo. S : Jean-Michel Lou, qui fait un livre très savant, dont on ne peut pas vraiment rendre compte ici, mais qui est essentiel pour comprendre votre rapport à la Chine, commente aussi votre essai Sur le matérialisme, de 1974, où figurent dix poèmes de Mao traduits par vous. Selon lui, comme l'avait signalé Philippe Forest dans son livre sur vous en 1992 au Seuil, « ces poèmes pourraient en effet avoir initié une influence de la langue chinoise, plus profonde que le simple emprunt de signes, sur le français de Sollers qui, dans ce corps à corps avec la langue étrangère que représente le travail de traduction, aurait pressenti les mécanismes de fonctionnement du chinois, si différent des

138

langues à flexion ; son style ultérieur en serait resté définitivement contaminé ».

Ph. S : Ça me semble très juste. Je voulais traduire dans un français vivant, avec beaucoup de sobriété.

Ainsi Sollers aurait « traduit » dix poèmes de Mao et son travail de « translittération » aurait « contaminé » son français. C'est à en perdre son latin ! Comment cet écumeur littéraire pourrait-il traduire une langue que selon ses propres aveux il ne connaît pas et parvenir par l'intervention du sien esprit à l'assimiler jusqu'à influencer sa langue maternelle ?

« Si, comme la vérité, le mensonge n'avait qu'un visage, nous serions en meilleurs termes, car nous prendrions pour certain l'opposé de ce que dirait le menteur. Mais le revers de la vérité a cent mille figures et un champ indéfini ». (Montaigne, *Les Essais*, 1,9)

Jojo la Mijaurée ignore que cette prétendue « traduction » de Sollers n'est que de la poudre de perlimpinpin. J'ai en effet longuement démontré qu'il a pillé/plagié/mal interprété les trois éditions antérieures des poèmes de Mao traduits en français (notamment celles des grands sinologues Paul Demiéville, 1894-1979, et Guy Brossollet, 1933-2015, [voir ici page 28 à 42](#)). Bourrée de contresens et d'absurdités, sa pseudo-traduction n'est qu'esbroufe et mascarade, elle se borne à un mot à mot poussif, à un remâchage mal digéré du travail de ceux-ci. Elle est même imprimée de façon traditionnelle (de haut en bas et de droite à gauche)... même s'il n'a « jamais appris vraiment le chinois », classique ou moderne ! Sollers prend la pose d'un « traducteur » et fait penser à ce voleur de la royauté des Jin (晉國), à l'époque Printemps et Automnes (春秋, 721-481), lequel voulut profiter de la chute du clan des Fan (范氏) pour s'emparer d'une grande cloche en bronze magnifiquement décorée et suspendue dans la cour intérieure de leur palais. Or elle était si lourde qu'il ne put la transporter et il décida donc de la briser à l'aide d'une massue afin de s'emparer du précieux bronze réduit en pièces. Frappant à grands coups, il produisit un assourdissant vacarme qui aurait pu alerter les voisins. Mais il se boucha les oreilles et en conclut qu'il ne serait pas trahi par son tapage. Dès cette époque lointaine, un facétieux idiome vit le jour : 掩耳盜鈴 (boucher / oreilles / voler / cloche), signifiant se faire illusion, se leurrer, ne tromper personne que soi-même. Et bien sûr les rares lecteurs de Sollers ne lisent pas plus le chinois que lui et ils sont facilement dupés.

Cette cloche me rappelle aussi le dicton du philosophe confucéen Wang Fu (王符, environ 90-165) de la dynastie des Han de l'Est ou postérieurs (東漢, 25-220), auteur du célèbre *Propos d'un ermite* (潛夫論), dans lequel il dénonce la corruption et les mœurs politiques de son temps. Il y critique aussi la croyance accordée aux textes de divination (讖緯) des classiques apocryphes et les superstitions de ses contemporains. Dans le chapitre Clair-Obscur de cette œuvre merveilleusement écrite, il professe à qui veut bien entendre de 兼聽則明, 偏信則暗 (double / écouter / alors / clair, un côté / croire / alors / obscur). En d'autres mots, une personne avisée doit considérer au moins deux avis pour y voir clair, si elle ne prête l'oreille qu'à un seul parti elle restera dans l'obscurité. Je continue donc à émettre un son de cloche discordant afin de vous distraire du tintamarre engendré par l'avidité de Sollers.

Les fadaïses, erreurs et contresens sinologiques de Sollers abondent, j'en ai donné de nombreux exemples dans des articles précédents, mais puisque Jojo déguisée en chaperon rouge cite Philippe Forest (publié à de multiples reprises par Sollers dans *L'Infini*, la revue et la collection du même nom), voici une sottise piquée des vers parmi tant d'autres le concernant et me déconcertant. Le professeur Forest aurait dirigé une thèse de maîtrise d'un chinois inconnu au bataillon (Yuning Liu), dont le nom fluctue (pas facile de jongler avec les patronymes chinois si l'on ignore les caractères correspondant à ce nom !) au gré des articles ; et Sollers, pour mieux jouir de ce nouveau sucement de furoncles en bande organisée, a reproduit cette prothèse dans *L'Infini* (n°138, Hiver 2017). Or, ni Forest ni Sollers n'ont repéré les grossières méprises du thésard chinois : tous les trois confondent les clés étymologiques des caractères chinois pour « joyeux » et « parler » avec un hexagramme du Yi King ([voir ici page 2](#)). Faut-il alors s'étonner qu'avec son habituelle humilité l'éditeur Sollers trouve les propos de Jojo sur Forest « très juteux », pardon, « très justes » ?

Jo. S : Forest voit la poésie classique chinoise comme le creuset d'où est sortie l'écriture de Paradis, vous êtes d'accord sur cette continuité chinoise dans votre style ?

*Ph. S : Forest et Lou sont des gens qui savent lire. En faisant ces traductions, puis en écrivant mes livres, je voulais montrer que le français avait subi une sorte d'engorgement, de retard rhétorique par rapport à des formes qui pouvaient être beaucoup plus directes. Et ce qui m'inspire chaque fois, c'est la calligraphie. J'ai rappelé ça dans mes Mémoires, *Un vrai roman*, en 2007 (Plon). À travers le chinois, je vois les impasses occidentales.*

Il est fort en camembert arrosé de Château Margaux notre imbu homme de lettres : il n'entend goutte au chinois, mais la langue de Confucius et la calligraphie lui permettent de constater le retard rhétorique du français ! Quant à ses Mémoires, *Un vrai* (哎呀 !) *roman*, voir le petit extrait ci-dessous tiré de mon *Petit précis (illustré) de décomposition de l'éditocratie littéraire VI*, [ici page 26-27](#) :

Sollers est un enfumeur révisionniste. Comment après les dizaines de millions d'incarcérés, de déportés et de cadavres de la Campagne des Cent Fleurs (1957), du Grand Bond en Avant (1958-60), de la Grande Révolution Culturelle (1966-1976), comment après les milliers d'étudiants et de travailleurs pacifiques broyés sous les chenilles des tanks ou tués par balles lors du massacre de la Place Tiananmen en 1989, comment après *Les*

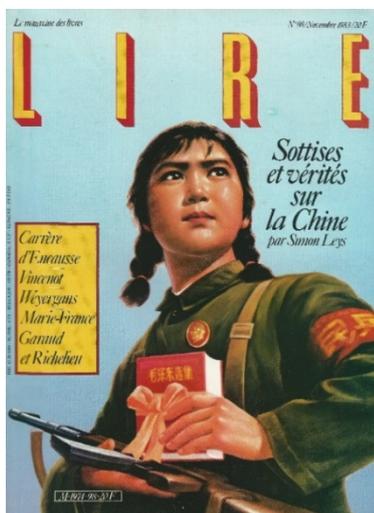


« Je veux bien réécrire aussi, à toute allure, des tracts, plus ou moins anonymes, célébrant la géniale pensée du Grand Timonier Mao » (Philippe Sollers, *Un vrai Roman*, Plon, 2007, p.107)

Habits neufs du Président Mao de Simon Leys en 1971, après *Prisonnier de Mao, Sept ans dans un camp de travail en Chine* de Jean Pasqualini en 1974, après *The Revenge of Heaven* de Ken Ling en 1972 (*La vengeance du ciel*, 1981), après *Chinois, si vous saviez* de Li Yizhe (pseudonyme du trio Li Zhengtian, Cheng Yiyang et Huang Xizhe) en 1976, comment après tout cela Sollers peut-il être cynique au point d'affirmer en 2005 que Mao était un tyran raffiné ou d'annoncer en 2007 qu'il veut bien se mettre au service de la propagande du Parti ? Espère-t-il qu'un tel à-plat-ventrisme lui garantira son entrée dans un dico chinois ? Sollers est à ce point aveuglé par la recherche de notoriété à tout prix qu'il est prêt à dire n'importe quoi, pourvu qu'on parle de lui. Et je dois à contrecœur avouer que cela marche ! J'espère seulement que cela ne restera pas impuni ; je ne puis qu'exposer et décortiquer son caquetage, mettre en lumière ses manipulations et ses usurpations littéraires.

Sollers s'est entouré d'un bataillon de coolies pousse-crayons serviables et de commentateurs intéressés (Forest, Lou, Roy, Meyronnis, Haenel et autres *usual suspects*), il veille à récompenser ces thuriféraires en les publiant dans sa maison et il utilise à outrance ses relations de travail (entre autres Savigneau et Nouchi au *Monde*), pour s'assurer sans peine d'un jugement bienveillant et unanime. Ce système en circuit fermé me rappelle la mésaventure du lettré retraité Nan Guo (南郭), à l'époque du roi Xuan (宣王, 350-301) de la principauté de Qi (齊) durant des Royaumes Combattants (戰國, 453-221). Ayant réussi à se faire enrôler comme flûtiste dans l'orchestre royal composé de trois cents musiciens, il prit la poudre d'escampette lorsque le monarque fut détrôné. En effet son successeur, le roi mélomane Min (湣王), aimait entendre jouer la flûte en solo et le bouche-trou Nan Guo, incapable du moindre trille, courut offrir ses services à un autre seigneur. Un proverbe tiré de cette histoire se lit ainsi : 濫竽充數 (s'arroger / flûte / gonfler / nombre) ; autrement dit, prendre abusivement le titre de flûtiste pour compléter les effectifs, soit occuper une place pour laquelle on n'est pas qualifié. Sollers est un spécialiste du pipeau chinois !

Merci de me signaler les sottises de Sollers. Et la tâche est lourde ! (Lettre à Daniel Valence, 19 décembre 1989, in *Guy Debord, Correspondance, Volume VII, janvier 1988 – novembre 1994, Éditions Librairie Arthème Fayard, 2008., p. 151*)



En novembre 1983, le magazine *Lire* n° 98 publia un article de Simon Leys (*alias* Pierre Ryckmans) intitulé *Sottises et vérités sur la Chine*. Sur la page couverture, une soldate du peuple (民兵) joufflue, en treillis et au teint basané — indiquant ainsi son appartenance à la classe des paysan-e-s, le regard déterminé tourné vers les ennemis du peuple, i.e. du Parti (soit les intellectuels, bourgeois, propriétaires terriens, etc.) — tient d'une main une chatoyante kalachnikov et de l'autre le *Petit Livre Rouge* (毛泽东选集, littéralement *Œuvres choisies de Mao Zedong*) enrubanné d'une boucle en soie rose. Dans cet article, Leys s'entretient avec

Pierre Boncenne (lire notamment son magnifique essai biographique *Le parapluie de Simon Leys*, Éd. Philippe Rey, 2015, récipiendaire la même année du Grand prix de la Critique littéraire et l'année suivante du Prix Émile Faguet de l'Académie française) et pourfend l'incompétence de nombre d'intellectuels français au sujet de la Chine, dont Sollers est le représentant le plus symptomatique (p. 36).

Dans sa « bavette » avec Jojo la Jolie, à peu près tous les romans de Sollers sont mentionnés, sauf un : *Mouvement* (Éd. Gallimard, 2016). Dans mon article [Le Mouvement Sollers ou L'Art de dérober les bijoux de la poésie chinoise, suivi du Système Sollers et ses satellites](#), j'ai décortiqué noir sur blanc les nombreuses fourberies de Sollers et dénoncé ses « emprunts » tous azimuts au travail de divers traducteurs. Il n'est donc pas surprenant que Jojo et Solo prennent grand soin de ne pas attirer l'attention sur ces rapines ! Voir notamment audit lien p. 21 sur Leys.

Sollers souffre aujourd'hui encore du même strabisme chronique qu'en 1983. Encore et toujours il essaie de justifier, *a posteriori*, son manque de lucidité d'antan. Or il n'était pas « maoïste » avec des guillemets, mais un fervent adulateur du timonier... au point d'avoir « traduit » dix de ses poèmes, en dépit du fait de n'avoir jamais appris le mandarin ! Et dans *Un vrai roman* (2007, p. 107), il affirme de nouveau sans rougir de honte :

Sottises

PHILIPPE SOLLERS

Violemment attaquée par la revue des intellectuels du PCF, La Nouvelle Critique, Macciocchi reçut pour son livre De la Chine le soutien de Philippe Sollers :

« Ce livre restera aussi célèbre par l'accueil grotesque que lui a réservé en Occident la presse bourgeoise et révisionniste. Aïrs gênés, accusations de lyrisme "non critique", déformations, calomnies pures et simples.

« Ce dont la bourgeoisie et les révisionnistes ne veulent à aucun prix entendre parler : le fait qu'une "critique de gauche de Staline" ait été rendue effective par la Grande Révolution Culturelle Proletarienne. Courage et lucidité de Macciocchi dans l'aveuglement quasi général. »

JULIA KRISTEVA

Julia Kristeva publie Des Chinoises aux féministes Éditions des Femmes à la fin de l'année 1974. Extrait : « Le socialisme chinois a donné un idéal au "moi" féminin, à tel point qu'on peut se demander si l'idéal du moi socialiste n'est pas fait pour les femmes. » Et de conclure : certains phénomènes « laissent penser que la voie est prise en Chine pour un socialisme sans Dieu et sans Homme. De quoi accompagner à distance la renaissance inouïe, et encore pleine de risques, d'une nouvelle humanité, qui s'amorce ici-même ».

Je veux bien réécrire aussi, à toute allure, des tracts, plus ou moins anonymes, célébrant la géniale pensée du Grand Timonier Mao, et surtout de son essai *Sur la contradiction* (excellent), qu'on retrouve, avec une très bonne traduction de ses poèmes, dans un de mes livres, pas si exécrationnel qu'on s'est employé à le dire, *Sur le matérialisme* (1974). Là, je pense d'abord à l'effet de stupeur que cela va produire dans les nombreuses sacristies de l'époque, apparemment opposées (très réussi) ;

Du Sollers pur jus : il avoue ignorer le chinois et qualifie malgré tout sa « traduction » des poèmes de Mao de « très bonne » ! Quant à l'essai de Sollers sur *Sur la contradiction*, il fut incapable d'en expliquer le titre adéquatement, allant même jusqu'à halluciner une « roue qui tourne » dans le caractère 論, « traité » ([voir ici pages 12 et 13](#)).

signification. Le chinois, nous le savons, utilise, plutôt que des “ concepts ” à proprement parler, ce qu'il vaudrait mieux appeler — en tenant compte des particularités de son écriture — des “ catégoriogrammes ” dont le fonctionnement communique plus directement avec ce que nous cernons désormais comme économie inconsciente. C'est ainsi que le titre même du texte de Mao Tsé-toung, *De la contradiction*, se prononce máo dùn lùn, et s'écrit 矛盾論 c'est-à-dire : javelot-bouclier-traité (le caractère “ traité ” étant lui-même composé de “ parole ” — à l'intérieur duquel on reconnaît le dessin de la bouche — et de “ roue qui tourne ”). Les “ catégorio-

Sollers était un maoïste à ce point croyant que, sur la quatrième de couverture de ses conversations savignolesques, on apprend qu'il publia dans *Tel Quel* (n°50, 1972) un article de Jean Daubier « qui a bien voulu répondre à nos [Sollers] questions » sur *La Chine aujourd'hui*. On ne peut que s'ébahir en y lisant (p. 52) ce qui suit :

Le livre dont vous parlez a été écrit par un de ces censeurs “ de gauche ” du maoïsme et disons d'emblée qu'il n'est pas des meilleurs. C'est une anthologie de ragots circulant à Hong Kong depuis des années et qui ont une source américaine très précise. Il est significatif que l'auteur n'ose guère citer ses sources. C'est une somme d'affirmations incontrôlables présentées comme autant de “ vérités ” établies par les travaux d'un expert sinologue que personne ne connaît. Cela frise le charlatanisme. Ce genre de livre n'est pas le premier et ne sera sans doute pas le dernier.

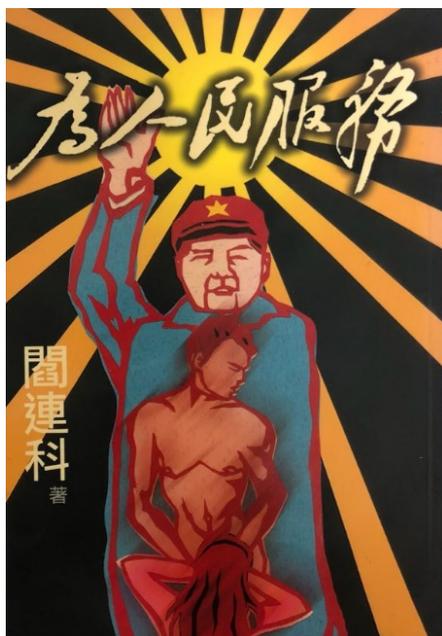
Ce « censeur de gauche » de mèche avec la CIA est nul autre que Simon Leys, qui dans *Les habits neufs du président Mao* (éd. Champ Libre, 1971) s'en prenait à l'ignorance et à l'aveuglement des maoïstes de salon de la rive gauche. Leys, contrairement à Sollers, était un brillant sinologue, il vivait alors à Hong Kong et était parfaitement au courant de la vraie nature de la lutte pour le pouvoir menée en Chine par Mao contre ses opposants plus modérés. Ce combat politique personnel n'avait rien à voir avec l'idyllique maoïsme germanopratin et l'histoire a donné raison à Leys sur toute la ligne... en prose ou en vers ! Quarante ans plus tard, Sollers continue de publier des inepties sur la Chine — imaginons un instant la réaction de Leys aux bêtises qu'il profère dans sa « convers(at)ion » (p. 134) avec Jojo la Chinoise :

La suite est connue, ou pas du tout connue d'ailleurs, mais a fait beaucoup de tintamarre. « Maoïste » avec pas mal de guillemets. La baignade de Mao dans le Yang-Tsé était assez impressionnante. C'était pour moi l'acte même chinois. Signifier par son corps lui-même qu'on veut faire quelque chose de nouveau. Il y a eu la révolution culturelle, avec ses dommages épouvantables, mais je persiste à dire, ce qui est peu compréhensible si on adopte d'emblée et définitivement un point de vue moral et juridique, le réflexe courant, que cette révolution épouvantable fait que la Chine est désormais la première puissance mondiale.

Non cher Monsieur Sollers, cette révolution que, grâce à des sinologues lucides et courageux comme Simon Leys et Jean Pasqualini, vous pouvez aujourd'hui qualifier *a posteriori* « d'épouvantable », alors que dans les années 60' et 70' vous la défendiez bec et ongle, n'a pas fait que la Chine est désormais la première puissance mondiale. Proférer une telle aberration vous vaudra peut-être votre entrée dans un dictionnaire édité par le Parti... et assoira votre réputation comme le plus impérieux lécheur d'hémorroïdes chinoises du système Sollers. Or la vérité est simple, quoique dure à avaler : la « géniale pensée du Grand Timonier Mao » et la Révolution (dite) Culturelle ont permis à la Chine d'être désormais la première puissance mondiale en mesure de surveiller le comportement de chaque citoyen et de museler la liberté de penser, d'écrire et de s'exprimer, la seule liberté tolérée étant de gagner du fric et de s'abstenir de critiquer le Parti inique unique.

La « **géniale pensée** » de Mao est au fondement même de la politique menée aujourd'hui par le président Xi Jinping. Celui-ci se « maoïse », il a revêtu les habits neufs des anciens empereurs et jamais depuis son arrivée à la tête du pays en 2013 un président n'avait concentré autant de pouvoir entre ses mains. Ses moyens donnent le vertige — des caméras équipées d'un programme de reconnaissance faciale sont installées partout dans les grandes villes ; de plus, un système de « crédit social », prenant en compte la solvabilité financière des individus ainsi que leur comportement politique, a été progressivement mis en place, de sorte que les non-conformistes sont tôt repérés et interdits d'accès dans les bonnes écoles, et que les dissidents sont traqués et empêchés de se déplacer ou de se loger. On ne peut ici s'empêcher de penser à 1984 de Georges Orwell (publié en 1949... année précisément de la fondation de la République populaire de Chine !).

Depuis l'ascension au pouvoir de Xi, pas moins de trois cents avocats défendant les petites gens (femmes violées, minorités spoliées ou harcelées, paysans illégalement expropriés et expulsés, travailleurs migrants surexploités) ont été incarcérés ou assignés à résidence, sans même la farce d'un procès. D'autres ont été obligés de s'exiler, le plus connu d'entre eux étant « l'avocat aux pieds nus » (赤腳律師) Chen Guangcheng (陳光誠) du Mouvement de défense des droits (維權運動). Aveugle depuis son enfance et autodidacte, détenu durant plus de quatre ans, il a réussi après sa libération à s'évader de la résidence surveillée où il était confiné et a trouvé refuge aux États-Unis. Son prénom, 光誠 (Guangcheng), signifie *Sincérité Lumineuse*... et c'est pourquoi il a été mis à l'ombre dans le pays où Sollers voudrait réécrire des tracts célébrant la géniale pensée de Mao ! Quant à l'écrivain Liu Xiaobo (劉曉波, 1955-2017), il a été emprisonné en 2008 pour avoir réitéré les requêtes démocratiques faites par les étudiants vingt ans plus tôt lors du Printemps de Pékin en 1989. Il a reçu le prix Nobel de la Paix en 2010... et les autorités l'ont laissé pourrir en prison d'un cancer du foie alors que des traitements adéquats auraient pu le sauver.



Yan Lianke (閻連科), un militaire défrôqué, fut en 2014 récipiendaire du prix de littérature décerné par la Société Franz-Kafka de Prague. La plupart de ses écrits sont interdits en Chine, notamment son roman iconoclaste et érotique 為人民服務 (*Servir le peuple*, traduit par Claude Payen, Éd. Philippe Picquier, 2006), dont le titre est tiré du plus célèbre slogan révolutionnaire de Mao. Il devait être publié en 2005 sous forme de feuilleton dans la revue bimensuelle Hua Cheng (花城, « Ville fleurie », autre nom de la ville de Canton, soit Guangzhou en phonétique chinoise, 广州), mais seul le premier volet a pu voir le jour. Les numéros déjà imprimés furent saisis et l'ouvrage mis à l'index (禁書) par le département de la propagande du Comité central du Parti communiste chinois (中共中央宣传部). Heureusement, plusieurs éditions parurent la même année à Hong Kong ainsi qu'à Singapour et elles circulent sous le manteau, la plus réussie étant celle de l'éditeur taïwanais Mai Tian (麦田, Rye Field – Champ d'orge) qui nous montre Mao enculant le peuple !

Le soleil en arrière-plan illustre l'hymne de la Révolution culturelle dans lequel l'on compare le peuple aux graines du tournesol qui suit la progression de l'astre lumineux en orbite dans le firmament. Cette fleur s'écrit 向日葵 (littéralement en direction de ou vers / soleil / plante à grande fleur). En Chine, ce soleil — rouge bien entendu — est une métaphore pour Mao. Même les océans étaient rouges (紅海洋), expression utilisée durant cette période pour décrire une mer de banderoles et de drapeaux rouge sang, autrement dit les mouvements de masse, qui par ailleurs dans leur marche vers les lendemains qui chantent devaient s'arrêter au feu vert et circuler au rouge ! Ce culte provient du chant révolutionnaire « L'Orient est rouge » de 1942, dont les deux premières strophes se hurlent la main sur le cœur et le regard tourné vers l'horizon : 东方红, 太阳升, 中国出了个毛泽东. 他为人民谋幸福, 呼尔嗨哟, 他是人民大救星 ! (L'Orient est rouge, le soleil se lève, la Chine fit naître un Mao Zedong. Il œuvre au bonheur du peuple. Oh-hisse ! Il est la grande étoile sauvant le peuple !) Le deux derniers caractères (救星, « secourir-protéger-délivrer/ étoile) de la seconde strophe signifient « libérateur ou sauveur ». Bref, en Chine, le Soleil, l'Étoile du salut, c'est Mao Zedong ! Philippe Joyaux, grand admirateur du culte de la personnalité de Mao et de la sienne, en a pris note et, jugeant ses bijoux de famille trop ternes, a donc pour mieux scintiller opté pour Sollers...

Le roman satirique de Li Baojia (李寶嘉, 1867-1906), *Mémoire sur l'aspect actuel du fonctionariat*, (官場現形記, littéralement « le terrain », « la place », « la foire des fonctionnaires », i.e. les Milieux officiels) dépeint les mœurs et les abus des serviteurs de l'état. Pour qualifier leurs supercheries et manœuvres, il emploie la belle expression 偷天換日 : voler / ciel / changer / Soleil, autrement dit substituer le faux au vrai, recourir à des tours de passe-passe, se présenter sous un faux jour/soleil, le caractère pour jour et soleil (日) étant en chinois classique le même que dans tournesol : plante à grande fleur (葵) en direction (向) du soleil (日).

Durant le Grand Bond en Avant (大跃进) de 1958-60, Mao encouragea la fabrication de petits hauts fourneaux dans les campagnes afin de fabriquer l'acier destiné à l'édification de l'idéal sino-marxiste ; obéissant aveuglément à la « géniale pensée » de leur Soleil Rouge, beaucoup de paysans ne cultivèrent plus la terre et firent fondre tous les métaux qui leurs tombaient sous la main, des équipements agricoles aux ustensiles de cuisine. Ils produisirent de très mauvais alliages inutilisables pour la construction... mais ceux-ci furent recyclés en statuettes et *pin's* à la gloire de leur Sollers rouge adoré. Une grande famine sévit de '58 à '62, décimant selon diverses estimations entre 30 et 50 millions de personnes, soit l'équivalent de l'entière population de la France de l'époque. Un coup de génie, à n'en pas douter !

Dix ans plus tard, Sollers ne put résister à la tentation d'ajouter son grain de sel à la sueur des métallurgistes en herbe : « Il y a en ce moment quatre momies marxistes, avec un mausolée : Lénine, Dimitrov, Hô-Chi-Minh et Mao Tsé-toung. Comme par hasard ce sont les seuls marxistes qui ont fait **preuve d'invention**. » (P. Sollers, *La notion de mausolée dans le marxisme*, in *Tel Quel*, n°70, Été 1970, p. 37). Staline, malheureusement, a manqué de dignité et n'a pas eu droit à un mausolée en souvenir de l'ampleur de ses purges ! Par contre, Kim Il-sung a le sien, et puisqu'il fit preuve d'une imagination débordante, il est de loin le plus imposant ! L'esprit d'invention du Grand Timonier demeure lui insurpassé et sa sagesse est vraiment un phare pour l'humanité déboussolée. Afin qu'un tel trésor soit à jamais préservé, je suggère que la collection des écrits politiques de Sollers soit colligée et augmentée avec sa réécriture des tracts de la « **géniale pensée** » de Mao dans une chronique revampée *L'Infini et le Zéro*, dont la lecture serait obligatoire en terminale et à Sciences-Po !

« Il n'existe que deux choses infinies, l'univers et la bêtise humaine... mais pour l'univers, je n'ai pas de certitude absolue. » (Einstein)

Jojo et Joyaux n'abordent pas ce sujet dans leur « conversation », ces encenseurs ne veulent pas fâcher les censeurs, car le département de la propagande du Comité central du Parti pourrait bannir les écrits de Sollers et leur réserver le sort de ceux de Yan Lianke. Non, le concepteur de *Paradis* a un autre objectif, plus noble : « être décrit par un dictionnaire chinois, pas avant, mettons, 2077, comme un écrivain européen d'origine française qui, très tôt, s'est intéressé à la Chine. »

Cette rengaine est répétée dans sa conversation avec Jojo — le chantre du régime maoïste maîtrise l'art de réitérer sans fin la même ritournelle (cf. *Femmes*, ci-haut) et garde l'espoir qu'à force de *bis repetita* ce fantasme deviendra réalité pour la postérité. L'extrait de gauche est tiré de *Un vrai* [!] *Roman*, en 2007 (p.107), et celui de droite, douze ans plus tard, de *Conversation avec Jojo* l'Entremetteuse (pp. 136-137) :

<p>anonymes). J'ai fait <u>deux ans de chinois</u> (trop tard, et pas suffisant, il faut commencer à 8 ou 9 ans), <u>j'ai traduit des poèmes de l'incroyable tortue Mao</u> et commenté son étonnant <i>Sur la contradiction</i>, tout en ayant en tête une traduction nouvelle du Laozi et du Zhuangzi, bref une ivresse claire qui me tient encore. J'ai ensuite choqué beaucoup d'Américains en disant publiquement que mon souci principal était d'être ainsi décrit par <u>un dictionnaire chinois, pas avant, mettons, 2077</u> : « <u>Ecrivain européen d'origine française qui, très tôt, s'est intéressé à la Chine.</u> » Je ne me plains donc pas de ma quasi-inexistence sur le marché anglo-saxon ? Non. Pouvez-vous m'expliquer ça ? Je n'arrête pas.</p>	<p>Jo. S : Dans <i>L'Année du tigre, votre journal de 1998, paru au Seuil, vous écrivez ceci</i> : « <i>Aucune revendication</i></p> <p style="text-align: center;">136 LA CHINE</p> <p><i>de ma part, sauf celle-ci : avoir trois lignes dans un dictionnaire de littérature mondiale daté de 2050 à Pékin</i> : Ph. S. <i>Ecrivain européen d'origine française, qui, très tôt et presque seul, s'est beaucoup intéressé à la Chine.</i> »</p> <p>Ph. S : J'ai dit ça à des Américains un jour, ça a jeté un froid considérable. Et je n'ai rien à attendre, je le sais, du conglomerat anglo-saxon. En tant qu'écrivain. Rien.</p>
---	---

Donc, Sollers per-pète ici trois fois la même chose (voire bien plus, mais je ne peux noircir cet écran avec une seule et même ineptie, je dois varier un peu, mes lecteurs sont exigeants !) : dans *L'Année du tigre* en 1998, dans *Un vrai* [sic] *Roman* en 2007, et de nouveau en 2019 dans ses conversations savignolesques. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il est constant... et qu'il est avant tout un mégalomane couplé à un monomane qui veut être reconnu tous azimuts pour l'incarnation du coq gaulois... laqué.

En 2007, Sollers affirma qu'il était « presque seul » à s'être beaucoup intéressé à la Chine : « Un des premiers Occidentaux à être carrément chinois » (*Centre*, p. 101) ; «... cette insistance depuis fort longtemps sur la Chine, probablement très étrange chez un écrivain occidental » (*L'infini* n° 90, 2005, p.164). Il fait donc fi de la pléiade d'écrivains qui depuis au moins deux siècles se sont penchés sur la culture chinoise — les de Bassompierre Sewrin, Balzac, Verne, Claudel, Segalen, Loti, Byram, Bonnard, Perse, Londres, Dorgelès, Malraux, Yourcenar, Michaux, Roy, de Chardin, de Beauvoir, Duras, Faure, Peyrefitte, Bodard, Hergé, Montaigne, Pascal, Montesquieu, Malebranche, Regnard, Fénelon, Lesage, Voltaire, Diderot, Leibniz, Chateaubriand, Hugo, Gauthier, Renan, Mallarmé, Mirbeau, Döblin, Hesse, Kafka, Russell, Jung, Pound, Musil, Borges, Brecht, Kerouac, Canetti, Durrell, Bauhaus, Quignard, etc., pour ne nommer que quelques noms accrocheurs parmi les très nombreux écrivains occidentaux non sinologues de formation qui se sont intéressés à la Chine, ont écrit sur ce pays, l'ont inclus dans leurs récits, sans ressentir le besoin de le crier sur tous les toits de France et de Navarre ou de le colporter à l'infini pour être reconnu tel quel.

Sollers essaie par ailleurs de récupérer Leys comme il l'avait fait avec [Guy Debord](#). Pour mémoire :

« Chère Annie, [...] Sollers ne peut faire le moindre doute pour personne, et pour moi moins, soyez-en sûre, que personne. Il paraît clair, en lisant sa risible *Fête à Venise*, qu'il veut y insinuer qu'il a participé jadis à la Conférence de Venise ; qu'il a figuré de sa personne au nombre des mythiques « situs clandestins ». Et en plus j'ai su, par Jean-Jacques [Pauvert], que l'animal avait prétendu, auprès d'Antoine Gallimard, qu'il me connaissait personnellement. Il vient de redoubler de cynique audace en me livrant un stock de lauriers dans *L'Humanité* [« Avez-vous lu Debord ? » Entretien d'Arnaud Spire avec Philippe Sollers, dans *L'Humanité* du 5 novembre 1992]. Chaque fois qu'il plaît à un agent du spectacle — ou bien qu'il reçoit l'ordre — de parler élogieusement de moi, il y a quelques malveillants robots qui vont en conclure qu'il faut donc qu'il y ait quelques connivences entre ce noble critique et moi ; tant l'époque a rendu les gens stupides, et les manipulations faciles : et c'est même dans ce seul but qu'un Sollers s'y emploie. La conclusion évidente est qu'il ne faut tenir aucun compte de ce que pensent ou affectent de penser les *médiatiques*. Je l'ai montré depuis toujours, et ne changerai pas. Je ne suis, pas plus que Cravan, un artiste, quoique réellement intéressé à ces questions, là où elles se posaient encore, et par là même me sentant obligé d'être quelque chose d'un peu plus qu'un artiste. Mais enfin, même si j'étais un artiste, il est sûr que je ne considérerais pas Sollers comme un autre artiste, qui serait, par exemple, trop mondain. » (Lettre à Annie Le Brun, in *Guy Debord, Correspondance, op. cit.*, pp. 377-378)

Sollers étant même allé jusqu'à laisser entendre qu'il était l'éditeur de Debord, celui-ci a tout de suite reconnu en lui un renard médiatique mondain :

« Cher Michel, [...] Je t'envoie une très surprenante manifestation de cynisme, que tu ne risquerais pas de découvrir parmi tes lectures habituelles. Sollers, à qui je n'ai jamais voulu répondre, a peut-être pensé qu'à la fin il m'y contraindrait en faisant mon éloge dans *L'Humanité* (et les staliniens sont dans une telle déroute qu'ils peuvent se prêter à son jeu). » (Lettre à Michel Bounan, 21 décembre 1992, in *Guy Debord, Correspondance, op. cit.*, p. 382)

« Dans *L'Humanité* du 5 novembre 1992, dégoûtant journal tout aussi chargé de sang et de mensonges que les comptes du docteur Garetta, il y a même quelques éloges à mon propos. Mais ce n'est qu'insignifiant, puisque signé Philippe Sollers. » (Guy Debord, in *Œuvres, op. cit.*, p.1852)

« Cher Jean-Jacques, [...] Sollers laisse dire partout, et même sans rectifier quand il est présent, qu'il est mon éditeur ! Hallier, dans son *Idiot* de janvier, vient de rappeler que c'était plutôt vous, quoique le détail doive passer pour assez négligeable à sons sens ; car il me déteste presque autant qu'il hait Sollers. Je suppose que vous avez vu le dernier bulletin avec de nouvelles imprudences [de la part de Philippe Sollers, qui se servait (dans le bulletin Gallimard de janvier 1993) de citations extraites des *Commentaires sur la société du spectacle*, à propos du « secret », pour annoncer la sortie de son livre *Le Secret*]. J'attendrai, avant de juger, de connaître vos conclusions. » (Lettre Jean-Jacques Pauvert, 8 février 1993, in *Guy Debord, Correspondance, op. cit.*, p. 393-394)

Pendant cette « conversation » improvisée (!), Jojo évoque la mémorable émission *Apostrophes* de Bernard Pivot en 1983 où Simon Leys avait démonté le dernier ouvrage (*De la Chine*) de Macciocchi et démontré l'incompétence crasse de celle-ci en la matière. A cette occasion, Jojo la Directrice en Cheffe avait parlé dans les colonnes du *Monde* d'un « assassinat en direct » à caractère machiste. Elle n'a pas la décence de faire amende honorable et donne même l'occasion à Sollers de se justifier (p. 135) :

la destruction de Macciocchi sur le plateau d'« Apostrophes » où il y avait un représentant du parti communiste français.

Jo. S : Je sais que vous avez eu de bons rapports avec Simon Leys par la suite, que vous avez écrit sur lui, que vous avez correspondu avec lui, mais ce soir-là, c'est Simon Leys, autant par misogynie que par anti-maoïsme, qui a laminé Macciocchi, c'était insupportable à voir.

Ph. S : Il y a mis une telle passion de sinologue, que Macciocchi n'avait pas l'air de se rendre compte qu'elle était en train de justifier une sorte de stalinisme. C'était une erreur, que j'étais heureux de partager, car ça faisait tout de même avancer les choses, et cela créait du désordre, mais je ne pense pas que Macciocchi aurait abordé la question de la pensée chinoise.

En revanche, Simon Leys, avec lequel comme vous le dites j'ai eu de bonnes relations par la suite, avait tout à voir avec la pensée chinoise. Et les gens qui ont approuvé ce qui s'était passé sur ce plateau ne l'ont pas fait, eux, au nom de la pensée chinoise. Ceux qui, profondément, voulaient détruire Macciocchi étaient les représentants du parti communiste français. Je ne bougerai pas de là. Pour moi le maoïsme français, qui m'est toujours reproché — et qui suscite encore des polémiques, il y en avait une à propos de Marcel Granet récemment dans la revue *Commentaire* — a été une insurrection contre l'histoire du parti communiste français, alors extrêmement puissant.

Leys se serait donc indigné parce que Macciocchi était une femme pro-mao. Qui n'a aucun argument contre un détracteur se doit de l'accuser de rage ! Quant à Sollers, il est pro-moi et profite de la perche tendue par sa douce soubrette pour essayer de se racheter de ses chinoiseries d'antan en arrangeant les faits et en mêlant le vrai et le faux ou le presque vrai et l'archi-faux... Le problème, comme on l'a vu ci-dessus, c'est qu'il est resté fidèle à lui-même : il est prêt à réécrire les tracts du génial penseur Mao et prétend que la Chine est devenue une puissance mondiale grâce à la Révolution Culturelle... et au Grand Bond en Avant ! Comme le disait Debord, il faut signaler les sottises de Sollers, et la tâche est lourde !

Solo l'Enflure et Jojo la Parure me font penser à la grenouille et au ver à soie dans le chef-d'œuvre éponyme de Zhuang zi (莊子, 396-286) : « Confinée dans son vide [trou], la grenouille [au fond] du puits ne peut parler de la mer. Limitée à une saison, l'insecte d'été [le ver à soie] ne peut parler de la glace » : 井蛙不可以語於海者, 拘於虛也。夏蟲不可以語於冰者, 篤於時也。 Bref, converser avec des gens ayant une expérience limitée (par exemple de la Chine) est peine perdue, car ils leur manquent la connaissance et une vue d'ensemble. Environ 400 ans plus tard, le célèbre historien et poète Ban Gu (班固, 32-92), dans son *Histoire de la dynastie des Han antérieurs* (前漢, -206 à +8, on dit aussi Han de l'Est ou Occidentaux, 西漢) exprimait à sa façon la même idée : « Utiliser un tube de bambou pour scruter le Ciel » (以管窺天); « Prendre une calebasse pour sonder la mer » (以蠡測海) ; « Saisir une petite baguette de bambou pour frapper un gong » (以筵撞鐘) .

Trois siècles plus tard, sous la dynastie des Song du Sud (南宋朝, 420-479) à l'époque des Dynasties du Sud et du Nord (南北朝, 420-589), Liu Yiqing (劉義慶, 403-444), auteur ou compilateur d'une des œuvres les plus fines et corrosives de l'histoire de la littérature chinoise (*Nouveaux propos sur les Anecdotes du monde*, 世說新語), cherche à décrire, dans ce recueil de récits et de bons mots célèbres, l'illusion engendrée par une expérience limitée et superficielle : « Lorsqu'on regarde un léopard à travers un tube de bambou on ne voit qu'une tache » : (管中窺豹時見一斑) ! Et 400 ans plus tard, Han Yu, cité ci-dessus, utilise une expression similaire dans son fameux texte critique envers le taoïsme et le bouddhisme, *Le Tao originel* (原道), où il reproche à Lao zi (老子, -6^e) de « contempler le ciel assis au fond d'un puits » (坐井觀天). Bref, les trois semaines que passa Sollers en Chine en 1974, bien encadré par les tracteurs et les traducteurs du Parti-pris, et les deux ou trois ans où il a été incapable d'apprendre le chinois n'ont pas fait de lui un sinologue et ses écrits sur la Chine rédigés dans son cagibi sonnent creux !

La grande différence entre Leys et Sollers est que la Chine est pour le premier un choix de vie, ainsi qu'il l'affirmait en tête de l'article paru dans *Lire* en 1983 (p. 22). À bon entendeur...



SIMON LEYS

*“La Chine pour moi n'est pas une profession
mais un choix de vie.”*

Le mois dernier
à Canberra (Australie)
où il enseigne le chinois
à l'université,
Simon Leys
avec Pierre Boncenne.

Pour découvrir quelques vérités sur la Chine, ou, du moins, éviter de proférer trop de sottises, il faut prendre l'avion. Pas en direction de Pékin mais de Canberra en Australie. Dans la quiétude de cette capitale administrative et diplomatique vit et enseigne à l'université depuis une douzaine d'années Pierre Ryckmans. Si le nom de ce spécialiste de la Chine à qui l'on doit des études esthétiques ou des traductions de grandes œuvres litté-

celle d'un « observateur, historien, penseur et écrivain chez qui la science et la clairvoyance se mêlent merveilleusement à l'indignation et à la satire ».

Aujourd'hui que ce travail exemplaire semble avoir eu quelques effets, ridiculisant bon nombre de courtisans travestis en sinologues de pacotille, Simon Leys envisage de se taire pour laisser entièrement la place à Pierre Ryckmans, Belge d'origine devenu un véritable lettré chinois. C'est en 1955

Sollers, qui pense être « Un des premiers Occidentaux à être carrément chinois » (*Centre*, p. 101), ressemble à la grenouille de notre fable : il s'infatue et s'autoadule afin de donner le change aux lecteurs non avertis, il cherche à nous faire accroire, à coups de ronflements et gonflements siniques, qu'il est un véritable lettré chinois, il a même été jusqu'à pondre un article intitulé « Pourquoi j'ai été chinois » !

Partagé entre la repentance et l'arrogance, taraudé par l'admiration envers la Chine et le désir de s'ériger un mausolée, il veut même faire chinois à la place des Chinois. Sollers est un écrivain « professionnel » avide de reconnaissance, donc dépendant des courants et des vents, et la Chine est pour lui une façade, un instrument qu'il utilise bien maladroitement pour assouvir son insatiable besoin de se faire valoir pour ce qu'il n'est pas. Il ressemble au flûtiste du royaume de Qi et aux escrocs pointés du doigt par Leys, ces « courtisans travestis en sinologues de pacotille » — toute ressemblance avec lui étant, si j'ai bien compris, non fortuite !

Voici un autre « entretien » spontané-sic où il se félicite, plastronne et s'auto-encense (*Tel Quel*, n°88, Été 1981, p. 25, repiqué comme nombre d'autres textes dans un dodu volume paru sous le titre contourné de *Improvisations*, sic... et recyclé chez Gallimard/Folio n°165, 1991) :

<p><i>Pourquoi j'ai été chinois</i></p> <p>S. K. : <u>Je me rappelle avoir lu de vous des traductions de certains poèmes de Mao Zedong.</u></p> <p>Ph. S. : <u>J'ai fait ces traductions-là de façon très provocatrice pour en partie démontrer que la façon dont le chinois était traduit d'habitude par les lents professeurs occidentaux restait prisonnière de formes académiques et qu'elle ne donnait pas la traduction littérale, directe, de cette espèce de condensation télégraphique, de cette longueur d'ondes différente du fonctionnement. Je crois que c'est une des premières fois où on a traduit du chinois d'une façon qui essayait d'être le trait même de la chose sur la page, en supprimant les pronoms, les indéfinis, les « le », les « de ». L'effet à produire était celui d'une « nappe de ciel sans couture ».</u></p>	25
---	----

Ces quelques lignes et les pages suivantes méritent de figurer dans l'anthologie des plus « belles » impostures littéraires du XX^e siècle. Ainsi Philou S. qui n'a « jamais appris vraiment le chinois » aurait traduit des poèmes du Grand Bourreau où « on [notez bien ce « on »] a traduit du chinois d'une façon qui essayait d'être le trait même de la chose sur la page, ... L'effet à produire était celui d'une « nappe de ciel sans couture ». Chapeau, mon gars...mais où ce chaud lapin se terre-t-il ! Cet « effet à produire » s'écrit 天衣無縫, soit : « ciel/vêtement/être sans/couture ». Cette expression provient d'un mythe où une fée (radieuse, ou sage, ou immortelle, selon le contexte) est accoutrée d'un vêtement sans fil, et elle serait donc plus adéquatement rendue par « Robe céleste sans couture ». On l'aura compris, il s'agit d'une métaphore désignant un tissu sans piqûre, un travail relevant d'un art consommé, réalisé avec des doigts de fée ! Sollers a traduit (sic) par « nappe de ciel sans couture » et il faut donc pas s'étonner que ce contresens me fasse tomber des nues. A propos d'autres contrefaçons sollersiennes, voir pp. 25-30 de [Le Dao de Philippe Sollers : Profession de Moi, Tapages et Dérapages](#).

Il est vrai que, ayant négligé l'apprentissage du mandarin, il lui est assez aisé de prétendre que les professeurs occidentaux sont bornés ou incompetents et n'ont rien compris à l'essence de la poésie chinoise... et que lui seul est apte à donner une « traduction littérale, directe, de cette espèce de condensation télégraphique, de cette longueur d'ondes différente du fonctionnement. » Ô fouthèse !

Pour finir sur une note plus légère... quoique consternante — nous n'en sommes pas à une sottise Sol-Air près — notons que le barde gallimardien est descendu de son nuage vénitien et a récemment écrit à l'ancien maire de Bordeaux, Alain Juppé, aujourd'hui vénérable membre du Conseil constitutionnel, pour s'indigner du changement de nom de certains châteaux bordelais passés ces dernières années (comme Volvo, les ports grecs, les compagnies ferroviaires de l'Afrique et d'autres fleurons du capitalisme occidental !) sous pavillon chinois.

Mais avant de déguster sans modération son pinard, relisons l'une des remarques complaisantes de Jojo : « *Le maoïsme du groupe Tel quel avait peu à voir avec la Gauche prolétarienne, avec les gens qui se sont établis.* » (p.134)

Sollers répond : « A quelques exceptions près, **le préjugé que j'ai rencontré à propos de la Chine, c'est le racisme occidental. Et c'est un préjugé très tenace.** Mais je me suis obstiné au point de mettre des références chinoises dans tous mes livres. »

Premièrement, je précise que suis tout à fait d'accord avec la minouche Jojo : le maoïsme de *Tel Quel* et celui de la Gauche prolétarienne étaient tous les deux de gauche, bien au chaud sur la Rive Gauche, loin du Grand Bond en Avant et de la Révolution Culturelle. Deuxièmement, lors des rééditions de cette *Conversation* qui sera sans nul doute un bête-seller comparable à *Femmes*, l'éditeur pourrait en profiter pour mettre un Q à la bonne place : *Tel Quel*.

Par ailleurs, l'obstination chinoise de notre sinœnologue, « un des premiers Occidentaux à être carrément chinois », ne saurait cependant l'empêcher de s'intéresser à Bacchus et à son terroir. Aussi a-t-il apostrophé Alain Juppé en ces termes :

« Cher Alain Juppé, je m'étonne beaucoup d'apprendre que vous avez validé au nom de la ville de Bordeaux l'incroyable changement de noms de certains vins du terroir, qui deviennent des appellations du folklore chinois (via Hong Kong) et c'est ainsi que débarque chez nous le lapin impérial, le lapin d'or, l'antilope tibétaine, et la grande antilope. Je ne suis pas excessivement curieux de connaître la vie de ces animaux, n'ayant jamais rencontré, dans mon enfance à Bordeaux, le moindre lapin impérial ni la moindre antilope tibétaine. N'y a-t-il aucun moyen de réattribuer ce vin à sa source légitime, fixée par les siècles ? En tout cas, je trouve toute cette affaire consternante. Bien amicalement à vous, cher Alain. »

Alors là, à votre santé ! Philippe Sol n'a jamais rencontré Dieu mais il est intarissable sur ce sujet ! Il faut dire que la métaphysique, c'est du gâteau, voire du Bordeaux : on peut affirmer tout et son contraire, à tire-larigot, tout en transformant les petits pains et le vin de messe en pages stériles. Voyage au bout du rien le ventre plein, *words are cheap* et comme des moutons ils suivent le chien berger. Notre écrivain chinois pur/e soi/e, l'un des premiers d'ailleurs à l'être carrément... même s'il n'a jamais vraiment appris la langue, soudain conscient d'être à des années-lumière de son apogée, revient aux sources et se réincarne dans un premier grand cru classé A.O.C. (Appellation d'Origine Chauvine) franchouillard de pied en pif !

La stratégie de Sollers est pensée en termes de marketing. J'aurai au moins appris cela de lui, et si je publie le présent petit précis (illustré) de décomposition de l'éditocratie littéraire le jour même où sortiront simultanément en librairie *Le Nouveau* (sic) Sollers, le dernier numéro de *L'Infini* et [Centre](#) dans la collection Folio, c'est que je tiens à souligner que tout est « calculé pour avoir trait par trait, sa signification comme ensemble... » !

J'ai donc de nouveau du pain sur la planche. *Stay tuned* ! RCJ (Radio Critique Juan) sera bientôt de retour sur les ondes...